

Nuit blanche, magazine littéraire

Haruki Murakami : Passerelles et possibles

Vincent Thibault

Number 129, Winter 2012–2013

URI: id.erudit.org/iderudit/68251ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault, V. (2012). Haruki Murakami : Passerelles et possibles. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (129), 34–37.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Haruki Murakami

Passerelles et possibles



Par
Vincent Thibault*

J'étais au Japon. Je ne sais plus exactement où, de toute façon la scène s'est déroulée à plus d'une reprise. Tout content de rencontrer un amateur de littérature, il a fallu que je lâche le nom de mon inspiration du moment (j'en étais à finaliser *La pureté*¹). Et c'est alors qu'on m'a fait une étrange petite moue. « Murakami ? Il n'est pas *tout à fait* japonais... » Ça m'a laissé coi.



Haruki Murakami

Remarquez, ce n'est pas que Haruki Murakami ne soit pas apprécié au Japon – il suffit de constater le nombre de livres qu'il y a vendus et l'ampleur de son influence sur la culture nipponne –, c'est plutôt qu'il sorte des sentiers battus. Ayant séjourné en Grèce, en Italie, aux États-Unis, il est assurément le plus universel des romanciers japonais. (Ici, on ne peut s'empêcher de penser à Paul Auster, que d'aucuns osaient décrire comme « le plus français des écrivains américains » ; les deux maîtres ont en tout cas en commun de plaquer des accords résolument post-modernes.) Des références à toute la culture humaine, des scénarios éclatés avec beaucoup plus de niveaux de lecture qu'on voudrait le croire. Le mélange a de quoi dérouter, et c'est tant mieux, car on n'entame pas un roman de Murakami pour être flatté dans son confort et en rester inchangé après lecture.

La parution en français du dernier tome de son imposante trilogie, *1Q84*¹, nous donne envie de célébrer ce monument des lettres. Et d'explorer certaines pistes qui nous permettraient, peut-être, de mieux comprendre son œuvre.

Mythes antiques...

Murakami va chercher loin, très loin dans la conscience humaine. Il creuse à coups de pioche, parfois accompagné d'une ribambelle d'étranges nains. Ils sont sept, les nains, pourquoi pas. Ils dénichent les peurs de l'enfance. De toute enfance. La quintessence de la peur. Le genre de peur qu'on n'arrive pas à nommer ; et quand les Mots nous trahissent, nous redoublons de vaillance, ou d'angoisse, c'est selon.

Oui, bien sûr, il y a des bouts d'intrigue plus clairs ; le côté roman d'aventures ; des histoires à suivre, en surface, comme celle du roman-dans-le-roman, l'un des personnages de *1Q84* étant

**À quelle phase de développement en était la conscience humaine,
à l'ère où l'on obéissait aux ordres des dieux ?**

écrivain. Mais la force est dans le non-écrit. Quand on montre du doigt la lune, seul le fou regarde le doigt, dit le proverbe. Murakami, qui semble précisément s'intéresser à la notion de « folie » (et donc, de « normalité »), injecte dans chaque page des doigts. Toutes sortes de doigts, des doigts de bambins tout frais, des doigts que font des ados en fugue, les doigts tout plissés d'une sorcière qui nous agrippe dans telle sombre forêt. On ne prête pas trop attention à cette lourdeur symbolique jusqu'à ce qu'un des personnages de *IQ84*, justement, aperçoive deux lunes dans le ciel.

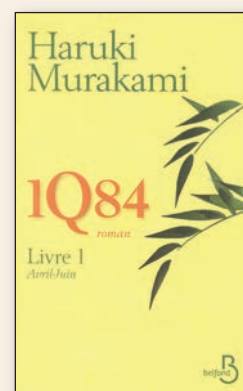
Il y a dans cette trilogie une histoire d'amour. Une sorte de thriller, aussi. On lira bien le roman qu'on voudra. Mais il y a des arcs, des pans de scénarios, qu'on ne pourra sans doute comprendre qu'à la deuxième lecture. Murakami imbrique toujours dans ses histoires quelque mythe antique. (Pensons, par exemple, à son roman *Kafka sur le rivage*, où il reprend de façon redoutable le mythe d'Œdipe. D'ailleurs, ceux qui ont lu *Kafka* jusqu'au bout feront des liens avec *IQ84*, notamment dans la terrifiante scène où l'on apprend à quoi peut servir la bouche des morts.) Et ici, pour mieux comprendre la démarche de l'auteur, on peut essayer de saisir ce qui se passait dans le cerveau des Grecs et autres ancêtres, à ces époques où sont nées ce qu'on appelle aujourd'hui les « mythologies ». À quelle phase de développement en était la conscience humaine, à l'ère où l'on obéissait aux ordres des dieux ?

... et nouveaux oracles

Dans *IQ84*, une petite fille, Fukaéri, entend pour ainsi dire des voix. Elle se fait dicter une histoire, qui passe pour un roman fantastique à succès, et qui n'est pas sans surprendre les rares per-

sonnes qui savent qu'elle en est l'auteure, elle qui a de la difficulté à formuler une phrase complète. Aomamé, issue d'une famille de Témoins avec qui elle n'entretient plus aucune relation, est quant à elle une athlète, célibataire endurcie et nouvellement... tueuse à gages. Or à un moment, il se passe quelque chose dans son corps ou dans son cœur ; elle est obsédée par la présence de deux lunes dans le ciel, et est témoin d'autres *décalages* qui lui laissent supposer qu'elle a mis les pieds dans un autre monde. Aomamé à travers le miroir. Le leader d'une secte aussi se prétend *passeur* ; sa condition fait écho à celle de la petite Fukaéri ; d'autres personnages encore évoluent comme ils le peuvent, vivent et survivent ; toutes ces vies parallèles se trouveront inextricablement liées.

Un peu partout dans l'œuvre de Murakami, des personnages manifestent des symptômes de schizophrénie. Pensons à Kafka Tamura, qui discute avec « le garçon nommé Corbeau », et à tous les autres. Mais le terme « schizophrénie » est certainement inexact. La psyché des personnages, c'est notre hypothèse, semble plutôt correspondre à ce que le psychologue américain Julian Jaynes appelait la bicaméralité. Selon Jaynes, l'homme primitif avait un cerveau droit et un cerveau gauche bien *distincts*, l'un « parlant » à l'autre, lui indiquant les décisions à prendre en situation d'urgence, et l'autre « écoutant ». (À noter qu'au chapitre 13 du deuxième tome de *IQ84*, le leader de la secte parle longuement de *Perceiver* et de *Receiver*). Une partie de l'esprit de l'homme primitif appréhendait la réalité physique, l'autre était un peu le siège de l'inconscient et de l'instinct profond. L'humain entendait des voix qui émanaient avec force d'une partie de son cerveau ; il croyait y déceler la voix des dieux qui lui dictait sa con-



Le lendemain matin,
lorsqu'il ouvrit les yeux,
le monde continuait sans
encombre.
Et les choses, tournées vers
l'avant, étaient déjà en
mouvement. En train de
faire périr tous les êtres
vivants qui se trouvaient
devant elles, en les écrasant
l'un après l'autre, comme
le gigantesque char de la
mythologie indienne.

Livre 1, p. 366.

« Excellent ! s'écria l'éditeur.
[...] Tout le monde va vouloir
lire le texte. D'ailleurs, là,
maintenant, l'imprimeur est
en train de s'activer comme
un fou pour le sortir en livre.
Une édition en priorité
absolue, en ultra-urgence.
Et donc, on se fiche d'avoir
ou non le prix Akutagawa.
Le plus important, c'est de
continuer à vendre pendant
que c'est tout chaud !
Aucun doute, ça va faire un
best-seller. Je te le garantis.
Alors, Tengo, tu devrais
te mettre à penser à ce que
tu feras de ton argent ! »

Livre 1, p. 397.



Les mains posées sur la nuque puissante de l'homme, Aomamé cherchait un point précis. Pour cela, il fallait que son énergie soit singulièrement concentrée. Elle ferma les yeux, bloqua sa respiration, mobilisa son attention sur la circulation de son sang. Ses doigts lui transmettaient des informations précises sur la température du corps et l'élasticité de la peau. Il n'y avait qu'un point, un seul, minuscule.

Livre 2, p. 252.

Comme chez les conteurs orientaux [...] la répétition induit un rythme qu'on rencontre assez peu dans nos littératures...

duite (pensons à Jeanne d'Arc, à l'oracle de Delphes, à ces rois « choisis par les dieux »). Toujours selon Jaynes, aucune de ces deux parties n'était « consciente » à proprement parler ; la conscience humaine serait apparue progressivement, au fur et à mesure que l'esprit « bicaméral » se convertissait (les rapports avec le monde extérieur se complexifiant, des passerelles, *corpus callosum*, se sont construites entre les deux cerveaux). Certains humains conserveraient cet héritage, et tout porte à croire que c'est le cas de nombreux personnages de Murakami, du moins, symboliquement. D'où ces passerelles « entre deux mondes » (sommés-nous dans l'année 1984 ou dans le monde de IQ84 ?), qu'on trouve à chaque chapitre, qui nous font aimer l'écrivain japonais pour sa façon de brouiller les pistes entre réalité et fiction.

On peut se tromper, et l'on a soudainement envie d'y consacrer un essai entier. Mais si l'on observe les chrono-

logies (en s'intéressant, comme le fait l'écrivain, à la façon dont les destins se croisent parfois), on réalise que Murakami a enseigné à l'Université de Princeton au New Jersey (sa première visite daterait bizarrement de l'année 1984). Princeton ? C'est là qu'enseignait Julian Jaynes de 1966 à 1990 ; il y donnait un cours populaire portant sur la conscience.

Assister à la création

Comme c'est parfois le cas dans ses romans (ah ! *Chroniques de l'oiseau à ressort* !), partons d'un fait banal, cassons le rythme, et allons explorer ailleurs. L'Université de Princeton, Murakami y serait d'abord allé pour une raison toute simple : c'est là qu'avait étudié Francis Scott Fitzgerald, et son admirateur nippon voulait zyeuter le campus. Il se trouve que Murakami est également le traducteur en japonais d'écrivains anglo-saxons de taille (la liste a de quoi faire rougir tout traducteur) : F. Scott

François Gilbert

COMA

PRIX LITTÉRAIRE CANADA-JAPON

Leméac, Montréal, 2012, 118 p. ; 16,95 \$

Dès les premières pages, on est soufflé par la maturité de l'écriture de François Gilbert, qui signe ici un premier roman fort réussi. Rien n'y est laissé au hasard, semble-t-il, à la manière d'une cérémonie japonaise du thé dont seul l'hôte connaîtrait le code. Lecteurs, nous pénétrons dans un monde étranger où règne l'ordre, le silence, les gestes sûrs. L'auteur, pas de doute, tel un démiurge, sait, lui, où il va. Ainsi, au-dessus de cette histoire de faux amour tragique plane une sorte de fatalité que les personnages ignorent ou feignent d'ignorer. Le roman commence dans un hôtel de Shanghai. Satô s'y est réfugié pour fuir son amante qui l'a éborgné. Il est cependant rappelé dans son pays, le Japon, par la mère de la jeune fille. Celle-ci, depuis son départ, est plongée dans le coma. Saura-t-il, comme la mère le souhaite, la sortir de son sommeil ? Son amour sera-t-il assez fort ? Mais qu'on ne s'y trompe pas, il n'y a rien de romantique dans cette histoire qui a plus à voir avec le drame psychologique. À cet effet, la maturité de Gilbert se retrouve aussi dans l'architecture des sentiments qu'il construit au fil des pages. Leur évocation par petites touches y est spatiale, soutient, donne corps aux personnages qui, au début du livre, à cause de leur commune retenue, étaient plus des images que des êtres de chair. C'est d'ailleurs l'un des propos centraux du livre : que suis-je derrière l'image que je projette ? Quels sont mes motivations profondes, mes désirs ? Cet épisode sera l'occasion pour Satô, qui n'a que vingt ans, de comprendre sa nature profonde, refoulée sous les impératifs de la société japonaise. Un habile jeu de miroirs nous fera comprendre qu'il n'est pas le seul à se débattre comme un diable sous l'image.

Ni noir, ni rose, un roman qu'on dirait écrit par un jeune Japonais ressemblant à Satô, timide et humble. **NB**

Judy Quinn

**Mythes antiques, nouveaux oracles, passerelles,
références culturelles, création brute.**

Fitzgerald, Raymond Carver, John Irving, Truman Capote, Tim O'Brien, Raymond Chandler, Ursula K. Le Guin... Autant d'auteurs qui ont dû l'inspirer. Lisez *Gatsby le Magnifique* après avoir lu les Murakami les plus terre-à-terre, vous verrez. Et je ne parle pas seulement des airs de jazz ici et là.

Dans *IQ84*, ce sont Tchekhov, Dickens et Orwell qu'on cite abondamment (ils en deviennent presque des personnages). Mais si l'auteur dévoile là quelques sources d'inspiration, il a aussi son style à lui, qui ne plaira pas à tous. Certains lecteurs n'aiment pas les passages crus, les scènes violentes, les embardees fantastiques, les délires symboliques, les fausses naïvetés.

D'aucuns ont même la critique facile à propos du troisième tome de *IQ84*. Ils sont allergiques aux répétitions, qu'ils croient être dues à un manque de retouches. Mais d'une part, les répétitions chez Murakami créent une musicalité subtile. Comme chez les conteurs orientaux (pensons aux *Mille et une nuits*, au *Dit du Genji*, ou même à certains classiques de la spiritualité indienne), la répétition induit un rythme qu'on rencontre assez peu dans nos littératures. D'autre part, cette structure spontanée offre au lecteur perspicace la chance de se rapprocher de l'auteur. Souvent chez Murakami, les chapitres font penser à des vagues ; une vague se retire, une autre revient, c'est une lente ritournelle, et entre-temps l'eau demeure. Or, on veut bien y voir l'œuvre d'un auteur qui s'assoit et se replonge dans son travail... Et il se passe là quelque chose de magique : le lecteur assiste à la création. Cette expérience semble plus forte dans le troisième tome de *IQ84*, où une nouvelle voix s'ajoute à celles de Tengo et d'Aomamé, et où l'on suit un détective privé.

Évidemment, on soupçonne que cette illusion de création brute est un choix délibéré, et qu'à la passion du conteur

s'allie le travail acharné de l'artisan, maître du récit qui peaufine son ouvrage jusqu'à pleine satisfaction. Pour en apprendre plus sur la culture de l'effort chez Murakami, on lira son « mémoire », *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*. À ce propos, deux anecdotes : le titre en anglais, *What I Talk About When I Talk About Running*, est un clin d'œil à un recueil de Carver, *What We Talk About (When We Talk About Love)*. Aussi, on dit parfois que c'est le seul ouvrage « non littéraire » de Murakami ; en fait, les lecteurs japonais ont droit à de petits extras, sur le jazz notamment, et on peut encore trouver en anglais *Underground*, troublant recueil d'entrevues menées auprès de gens touchés par l'attaque au gaz sarin dans le métro de Tokyo en 1995.

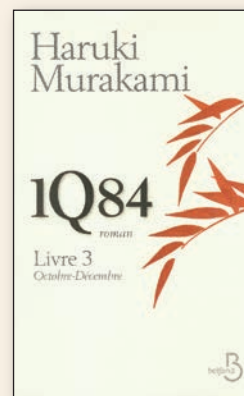
Mythes antiques, nouveaux oracles, passerelles, références culturelles, création brute. Quelques hypothèses pour un univers riche et vaste. On suggérera peut-être d'aborder Murakami avec *Kafka sur le rivage*, ou avec *Le passage de la nuit*, plus court, et dont les deux premières pages se classent dans notre palmarès des meilleures premières pages de roman, à vie. Drôle d'expression pour parler d'un auteur qui nous pousse justement à la voir différemment, la vie, et à vivre autrement l'angoisse du Temps. **NB**

1. Recueil de nouvelles de Vincent Thibault paru en 2010.

2. Haruki Murakami, *IQ84*, traduit du japonais par Hélène Morita, Belfond, Paris : *Livre 1, Avril-juin*, 2011, 533 p., 34,95 \$; *Livre 2, Juillet-septembre*, 2011, 529 p., 34,95 \$; *Livre 3, Octobre-décembre*, 2012, 544 p., 36,70 \$. Le *Livre 1* et le *Livre 2* viennent de paraître chez 10/18.

***Vincent Thibault** est l'auteur de plusieurs livres dont *La pureté*, recueil de nouvelles d'inspiration japonaise (Hamac, 2010), *L'art du déplacement*, essai mêlant sport et philosophie (Septentrion, 2012) ainsi que *Les bêtes*, roman (Pleine lune, 2012). www.vincentthibault.com

L'auteur tient à remercier Jacques Thibault de l'avoir mis sur la piste de Julian Jaynes.



Jusque-là, Ushikawa parvenait à renouer le fil de ses hypothèses, en dépit d'une certaine maladresse. Mais il se sentait complètement perdu quant à la relation possible entre le leader des Précurseurs et le Bureau de consultation destiné aux femmes souffrant de violences conjugales. Ses pensées se trouvaient bloquées là, le fil de ses conjectures tranché net comme par un rasoir acéré.

Livre 3, p. 76.

« Je ne suis absolument pas mû par des sentiments personnels. Je n'éprouve pas de haine et je n'ai nulle intention de vous punir. Simplement, par nature, je ne peux pas supporter l'injustice. Il faut que les gens payent pour ce qu'ils reçoivent. Tant que vous n'ouvrirez pas, mademoiselle Takai, je reviendrai, autant de fois qu'il le faudra, et je frapperai à votre porte. Ce n'est sûrement pas ce que vous souhaitez, je suppose ? Croyez-moi, je ne suis pas un vieux gâteux. Si nous discussions en face à face, nous pourrions trouver un terrain d'entente, j'en suis sûr. Allons, mademoiselle Takai, ouvrez-moi de bon cœur ! »

Les coups martelés contre la porte se poursuivirent un certain temps.

Livre 3, p. 245.